

# LE COURRIER

L'essentiel, autrement.

SCÈNE Sous sa tente à Genève, le Théâtre du Radeau offre avec «Coda» une hallucination poétique sans pareil.

## Le théâtre est roi au bal des ombres

SANDRA VINCIGUERRA

**Représentations.**  
Coda est joué le 7 octobre à 18h et 20h, le 8 à 15h et 17h, les 10 et 11 à 19h et 20h. Plainé de Plainpalais, Genève. Rens. = 022 320 50 01.

**Conférence.**  
Le dramaturge et essayiste Bruno Tackels donnera une conférence sur la pièce de la lumière dans Coda le 9 octobre à 19h à la Comédie de Genève (entrée libre).

**Photo.**  
Alors qu'une bande-son déroule un montage en couches de divers opéras de Verdi, les comédiens du théâtre du Radeau dansent et se cachent. GRAPPE

Il est vivant, ce théâtre où les spectateurs se divisent – quelques-uns hurlent au scandale face à ceux qui, par défi, redoublent leurs applaudissements. Depuis mardi, certains s'offusquent de ce que le Radeau, installé sur la plaine de Plainpalais, ne daigne pas raconter. Les autres se repaissent de poésie. Co-accueilli par la Comédie et le Grand Théâtre de Genève, Coda, le dernier opéra de François Tanguy, diffuse son chant singulier jusqu'au 11 octobre.

Sous la tente emblématique du collectif français, le vrombissement automobile est étouffé, comme le son des cloches de l'église pourtant voisine. A ces échos, devenus soudain hallucinations auditives, le Théâtre du Radeau ajoute sa musique: paroles inaudibles ou déclamées, tirées de Kafka, Hölderlin ou Dante, extraits d'opéra, de pièces contemporaines, de Verdi et de John Cage. Et si les mots ne sont plus qu'une rumeur mélodique, bientôt la gestuelle elle-même fait non-sens. Les scènes de Coda sont les fragments d'un théâtre absent.

Un homme, puis deux, enfin trois, en haut-de-forme et jupe en tulle, saisissent de belles

femmes en robe longue et chignon. Corps en posture, danses folles, cache-cache, et c'est tout le manège de l'amour qui, bien huilé, se déploie en quelques fougueuses séquences. Il est mélodramatique, ce théâtre de transports irraisonnés. Pathétique parfois, il évoque briève-

ment une impossibilité chorale – groupe échevelé poussé par la colère et caché sous des haillons. Si dans un silence soudain, une femme récite du Lucrèce, Coda acquiert alors des accents tragiques. Les partitions terminées (on nomme «coda» la section qui conclut un morceau de mu-

sique), les protagonistes s'évanouissent dans une coulisse invisible, puis reparaissent à la faveur d'une scène mouvante, dont ils façonnent les pleins et les vides.

Car Coda est mobile, composée de panneaux amovibles, de matériaux disparates, de transparences et d'éclairages in-

directs. Dans la scénographie de Tanguy, la chaise est promontoire et la tringle fait cadre, définissant soudain les limites d'un angle de vue dans une aire de jeu à la profondeur inédite.

### MYTHE DE LA CAVERNE

Les Cantates, le précédent spectacle de Tanguy programmé à Ferney-Voltaire il y a quatre ans, montrait la déambulation de spectres dans un ensemble crépusculaire où les partitions étaient projetées vers le public par de grands haut-parleurs des années trente. Aujourd'hui, Coda se révèle plus intimiste, optimiste presque, dérivant d'une émotion amoureuse à une autre.

On le sait, cette mécanique-là ne sert plus les intérêts d'une fable traditionnelle. Concentré de poses, de tons, de mélodies, le Théâtre du Radeau ne s'arrête plus aux spécificités des œuvres qu'elle fouille, empile et bricole. Il traque en elles ce qui émeut au-delà des mots et notes, accumule ces esquisses de récits, les jette à perte pour la simple beauté du geste. Et la fresque de se faire alors expérience philosophique, cherchant au-delà des multitudes textuelles une essence théâtrale. Chez Tanguy, les ombres sont origine. C'est lumineux et troublant.

